CHAPITRE VIII

Un soir de ces rares jours que je ne laissais pas écouter anonymes, comme les milliers d’autres, mais que je rebaptisais de leur nom d’Europe, tant ils apportaient les goûts et jusqu’aux habitudes d’un jour précis, le troisième ou quatrième soir dans l’île où j’ai désiré boire du vin gris, manger des éclairs, danser la polka piquée, un samedi soir enfin, il me sembla voir remuer au large. À l’extrême bord de l’horizon, d’un flot à un flot tout proche, une forme avait couru et plongé, comme un rat à Paris d’une grille d’arbre dans la grille voisine. Si l’on ne nous avait appris, dès le certificat d’études (et en nous le faisant copier vingt fois comme la chose la plus utile, avec la distance de la terre à la lune, aux petites filles de Bellac), — que l’on voit toujours les voiles ou la mâture d’un navire avant sa coque, j’aurais juré voir un navire. Si l’on ne m’avait pas répété, dès le brevet simple, que l’espoir élargit les clavicules, dilate les vaso-moteurs, j’aurais juré, mes épaules soudain tombantes, mes artères soudain comprimées, que je venais d’être traversée par l’espoir. Je me retournai vers l’île, la regardant comme le visage d’un ami,
dans une forêt, quand on entend marcher, mais l’île jamais n’avait paru plus calme. À moins d’une hypocrisie incroyable de l’île, je m’étais trompée. Toutes ces manettes, tous ces manomètres dont je vous ai parlé tout à l’heure indiquaient la sérénité, la paillette du rocher Rimbaud étincelait, la petite feuille était immobile. Je me calmaï : je descendis prendre mon bain du soir. Soudain je dus regagner la lagune, prendre pied au plus vite, courir jusqu’à la grève, comme si la mer était subitement devenue un danger. Là-bas avaient résonné deux coups de canon...

Je n’avais jamais entendu le canon, mais c’était bien lui. Moi seule d’ailleurs, l’Européenne, j’avais été atteinte par cette décharge. Rien ne bougeait dans l’île. C’était maintenant la nuit complète. Les oiseaux, la tête sous leur aile, n’avaient rien entendu... Ainsi des hommes étaient là ! j’avais envie de ne pas attendre le jour, de nager aussitôt vers eux, de me donner au Kouro-Shivo comme on se donne au train omnibus par dépit d’attendre le rapide. — Était-ce un signal ? Tout un navire tirait-il pour me demander conseil ? Était-ce le seul recours de cent marins, de cent détresses... Soudain je vis deux lueurs, et j’attendis, en comptant avec plus d’angoisse que dans l’attente de deux obus ; — et les deux coups m’arrivèrent!

Puis ce fut quatre, ce fut six, puis un silence. Puis vingt, trente : les lueurs des deux coups nouveaux s’appliquaient juste sur les deux coups derniers, et j’entendais, et je voyais, avec la même vitesse. Puis cinquante, puis cent ; on essayait sur le ciel toute la boîte d’allumettes... puis un silence. Parfois un coup unique dont je n’avais pas vu la lueur, bien que mes yeux n’eussent pas quitté l’horizon. Toute l’île maintenant était éveillée. Il faisait clair de lune, tous les oiseaux volaient, les oiseaux de jour en longues bandes heurtaient les oiseaux de nuit stupéfaits ; leurs couleurs que je voyais toujours isolées et à la même altitude, confondues et déséquilibrées ; les oiseaux aquatiques planant dans le ciel, les oiseaux-mouches se posant, pour la première fois le corbeau orange descendant jusqu’à moi. Jamais kaléidoscope ne fut mieux secoué que mon île cette nuit-là ; pas une des combinaisons ne fut oubliée. Une fusée monta, d’abord dédoublant les étoiles, puis dédoublant la nuit. La dernière fois que j’avais vu une fusée, c’était du toit avec Ceorelle, le jour du 14 Juillet. Peut-être était-ce encore fête ? Ou un fils de roi était-il
né, ou deux jumeaux, car l'on avait tiré plus de cent une fois... Soudain, la gerbe d'un projecteur se promenait sur les flots, avec quelle lenteur, s'immobilisa béatement sur de petits remous qui m'étaient familiers et que je savais à peine creux d'un mètre, tourna et retourna autour d'une écume comme un cheval autour d'un chapeau, enfin atteignit l'île. Il resta figé une minute, hébété d'avoir heurté une masse solide ; je courus vers lui, effleurée par les oiseaux qui le fuyaient, tendant la main comme un naufragé vers une corde ; il bougeait de quelques mètres, je regagnais à nouveau le centre de la gerbe, je me faisais traverser par le rayon du milieu, j'agitaïs les bras, je me débattais, je criais. Mais, comme le regard d'un ami vous touche dans une foule et ne vous reconnaît pas, vous voit toute nue vous débattre, agiter les bras et ne vous reconnaît pas, il s'éleva soudain, se redressa comme la cheminée d'un navire qui a passé sous un pont, se redressa de toute sa taille sous cette arche obscure, et s'éteignit.

En vain j'avais essayé avec ma loupe d'allumer une écorce à cette lueur. Il me fallait pour faire un feu attendre le soleil... Soudain un dernier coup de canon retentit, plus lointain, mais plus sec. Une sorte de coup de revolver pour achever une bête morte, un homme fusillé : le premier que je compris... Le premier qui m'annonça que les rois n'avaient pas de fils, les capitaines pas d'anniversaires, la France pas de 14 Juillet... qu'il y avait la guerre !